



Antonin  
Artaud

POÈMES

1913-1935

*bibliothèque numérique romande*  
*[ebooks-bnr.com](http://ebooks-bnr.com)*

---

## Table des matières

---

PREMIERS POÈMES 1913-1923 .....	5
LE NAVIRE MYSTIQUE.....	6
SUR UN POÈTE MORT.....	7
EN SONGE.....	8
SOIR .....	10
LE PALAIS HANTÉ .....	11
GÉOGRAPHIE DE SOMMEIL.....	13
PREMIÈRE NEIGE.....	14
HARMONIES DU SOIR.....	15
L'ANTARCTIQUE .....	17
PENDULE .....	18
LA BOUTEILLE ET LE VERRE .....	19
VERLAINE BOIT .....	20
MYSTAGOGIE.....	21
MADRIGAUX .....	22
BAR MARIN.....	25
AQUARIUM.....	26
LE BAR .....	27
LE POÈME DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.....	29
ALLÉGORIE.....	31
MARÉE .....	33
SILENCE.....	35
LOGIQUE SECRÈTE .....	36
JARDIN NOIR .....	38
JARDIN NOIR .....	39

SQUARE .....	40
LA MARÉE.....	41
MARINE.....	42
SOIR .....	44
HORRIPILATION .....	45
MANGUE .....	46
QUAND VIENT L'HEURE DU CRÉPUSCULE .....	47
TRIC TRAC DU CIEL.....	49
ORGUE ALLEMAND .....	51
NEIGE .....	52
PRIÈRE .....	53
AMOUR .....	54
LA TRAPPE .....	55
ROMANCE.....	56
L'ORGUE ET LE VITRIOL .....	58
LUNE .....	59
BILBOQUET .....	60
EXTASE .....	63
FÊTE NOCTURNE .....	64
RIMBAUD & LES MODERNES .....	66
UN PEINTRE MENTAL.....	68
LE FLEUVE DE FEU.....	69
MUSICIEN.....	71
BARAQUE .....	72
NIVEAU .....	73
LE PETIT ROMANCIER.....	74

À PROPOS D'UNE POLÉMIQUE COCTEAU & ALFRED POIZAT .....	76
POÈMES (1924-1935) .....	77
BOUTIQUE DE L'ÂME .....	78
SILENCE .....	79
L'ARBRE .....	80
LA RUE .....	81
LA NUIT OPÈRE .....	82
VITRES DE SON.....	84
NUIT.....	85
L'AMOUR SANS TRÊVE .....	88
LA MOMIE ATTACHÉE.....	89
INVOCATION À LA MOMIE .....	90
POUR LISE .....	91
Ce livre numérique .....	93

# **PREMIERS POÈMES**

**1913-1923**

## LE NAVIRE MYSTIQUE

Il se sera perdu le navire archaïque  
Aux mers où baigneront mes rêves éperdus ;  
Et ses immenses mâts se seront confondus  
Dans les brouillards d'un ciel de bible et de cantique.

Un air jouera, mais non d'antique bucolique,  
Mystérieusement parmi les arbres nus ;  
Et le navire saint n'aura jamais vendu  
La très rare denrée aux pays exotiques.

Il ne sait pas les feux des havres de la terre.  
Il ne connaît que Dieu et sans fin solitaire  
Il sépare les flots glorieux de l'infini.

Le bout de son beaupré plonge dans le mystère.  
Aux pointes de ses mâts tremble toutes les nuits  
L'argent mystique et pur de l'étoile polaire.

*(1913)*

## SUR UN POÈTE MORT

Son âme de poète hélas était partie  
Dans les sons musicaux et gothiques d'un soir  
Et merveilleusement parmi les haubans noirs  
Le soleil inclinait sa carène jaunie.

Alors j'étais venu dans ma mélancolie  
De cet homme divin voir la dépouille et voir  
La Beauté où se forme ainsi qu'un reposoir  
La Sublime Pensée éclatante et fleurie.

Les orgues de la mer faisaient un bruit de foule,  
Les cordages râlaient avec un bruit de houle  
Parmi les flammes d'or des cierges qui pleuraient.

Et des voix s'élevaient du velours et de l'or  
Du grand vaisseau que des processions décoraient  
Aux sons très doux soufflant aux flûtes de la mort.

*(1914.)*

## EN SONGE

Au fond des jardins de nos songes  
Plus beaux que les plus beaux rêves de nos génies,  
Saisis par de mystérieuses harmonies  
Éclateront en nous des rêves de génie  
Et des poèmes de mensonge  
Dont nous écouterons les strophes infinies  
En songe.

Et les vents courberont les arbres jusqu'à terre,  
Des arbres plus fastueux que le couchant,  
Ayant des fruits de pourpre et d'or, de diamant  
Aux reflets alléchants,  
Avec les yeux des émeraudes de mystère  
Jetant des flammes de mystère...

Et les vents tordront les arbres et nos corps  
Arracheront aux bois leurs musiques intimes,  
Et nos voix lanceront des musiques sublimes  
Aux porches des forêts fauves des hautes cimes  
Aux fleuves d'or.

Afin de mieux saisir l'âme de nos domaines,  
L'âme de nuit de décadence et de couchant,  
La grande âme de ténèbres et de génie  
Nous prendrons le chemin du sentier bleu qui mène  
Droit au couchant

Rayonnant de magnificence et d'harmonie  
Ainsi qu'une rosace au cœur du temple immense.  
Et là nous entendrons l'immortelle cadence  
Des lignes et des corps rythmés



Et des gothiques balustrades parfumées  
De la douceur des corps aimés  
Par les hommes aux grandes âmes de cadence,  
Par les poètes parfumés.

*Eno (1915).*

## SOIR

Les fleuves roses passaient sous les grandes étoiles  
Quand toutes les colombes vermeilles du jour  
N'avaient pas déserté les balustres du jour  
Où des femmes tendent leurs cheveux comme des voiles...

Les libellules d'or avaient chu dans les blés,  
Les moissonneurs fauchaient leurs ailes comme des épis,  
Les moissonneurs de l'ombre et de la rose nuit  
Aux cœurs chantants comme des violons étoilés.

C'était un soir fleuri de colombes mystiques,  
Se posant et rêvant sur les urnes du cœur,  
Comme les colombes d'or des sacrifices eucharistiques  
Sur les ciboires du Seigneur.

C'était un soir favorisé des vents berceurs  
D'août religieux où chante la cigale ;  
C'était un soir antique où l'âme de Dieu croule,  
Roule dans les frissons des feuillages bleuis.

*(1915.)*

# LE PALAIS HANTÉ

*à Génica Atanasiou.*

Dans la verte vallée où règnent les bons anges  
Jadis un beau palais, un rayonnant palais  
S'élevait  
Le Roi Pensée avait ses assises étranges  
Dans ce palais.  
Et la terre n'offrit jamais à ses bons anges  
Pour y déployer leur vol  
Un plus merveilleux palais.

Il était couronné de flammes, il était,  
Il était tout illuminé.  
Or ceci se passait dans l'au-delà des temps.  
Et chaque fois qu'un vent venait mouvoir ses plantes  
Venait virevolter sur ses pierres brillantes  
Un arôme montait qui défiait le temps.

Si vous étiez passés, voyageurs attardés  
Ô passants égarés des routes de la fable  
Vous eussiez à travers les vitres ineffables  
Vu des âmes au son d'un luth se démener  
Dans un ordre parfait  
Autour du trône où se tenait  
Dans sa pose fantomatique  
Le Maître, le Porphyrogénète, le Roi  
Majestueusement, du Palais fantastique.

**Mais un jour s'éploya le vol des noirs esprits  
Ils passèrent comme une vague de ténèbres  
Sur le palais. Hélas la tempête funèbre  
N'a plus laissé sur son passage qu'un long cri  
De désespoir, et le saccage de la gloire  
Du Monarque prestigieux dont la mémoire  
N'est plus que le rêve d'un rêve**

**Et passant, à travers le palais déserté,  
Vous verriez, à travers les fenêtres mourantes  
De vastes ombres sans but se démener  
Dans l'atroce concert de musiques stridentes  
Tandis qu'un peuple fou vers les portes rué  
Déferle pour l'éternité et se démène,  
Et rit, – mais ne peut plus sourire.**

## GÉOGRAPHIE DE SOMMEIL

Lorsqu'on cargua les Baléares, au détriment  
Des draps marins tendus sur les vergues précoces,  
Il fallait balayer la carte de l'Écosse  
Et les typhons pressés dans les verres changeants.  
Mais les soudards qui trafiquaient sur les naufrages  
Des nègres chavirés dans les flots de rotin,  
Ayant dilapidé les plumages éteints  
Qu'avaient cardés les vents des cavernes sauvages  
Les ont restitués au terme du voyage  
Pour un peu de charpie aux langes du destin.

*(Mai 1920.)*

## **PREMIÈRE NEIGE**

**Vois toute douce, toute belle, toute pâle  
Le jour qui vient mourir sur les mystères blancs ;  
Et le silence bruit doucement dans la salle  
Dans l'occulte magie du soir agonisant.**

**Nous nous sentons heureux de savoir que les choses  
Boivent ainsi que nous ce lambeau de clarté  
Et s'enfuient avec nous vers les nuages roses...  
Et le jour sur la vitre est devenu violet ;**

**Dans la douceur du soir se lamentent les branches  
Parfois dans les chemins agonise un oiseau ;  
Et voici que le ciel prend une couleur d'eau...  
Ma sœur c'est notre amour qui neige dans les branches.**

# **HARMONIES DU SOIR**

## **UN SOIR MORTEL A L'ÂME OÙ CHANTE LE REBEC**

**Les bois sacerdotaux chamarraient l'horizon  
Où les lampes du soir allumaient leurs yeux rouges ;  
Au rideau des forêts où mille branches bougent  
Peignaient leurs cheveux roux d'étranges visions.**

**Une femme parut de sardoine et d'opale  
Décorant son manteau pourpre comme le ciel ;  
Ses yeux brillaient dans l'or bleui des cheveux pâles  
Sacerdotales fleurs aux feux surnaturels.**

**Un rebec cajoleur aux doigts des mains divines  
Si doucement pleurait que les rois des bois noirs  
Appelaient par delà les célestes collines  
Les reines accoudées aux balustres du soir.**

**Un vent plus fort tordit les crinières des bois  
Éveillant les orgues des profondeurs sonores  
Et la voix se perdit comme efface l'aurore  
Dans les voiles du jour les bagues de ses doigts.**

## **LES ARBRES DE LA MER LUI CREVÈRENT LES FLANCS**

**Entendais-tu ces nefs glissant sur les eaux mortes  
Sous les nuages roux d'héliotropes soirs**

Lorsque les flottes d'or comme un vol de cohortes  
Tendaient vers le soleil les voiles de l'espoir ?

Sentais-tu pas alors partir ton âme forte  
Et lente disparaître un soir un tendre soir  
Dans l'azur incertain d'invisibles miroirs  
Jonché de lilas noirs et de corolles mortes ?

Et lorsque le couchant allumait dans ton cœur  
L'apothéose pourpre et or d'un palais morne  
Aux bleus vitraux sertis de perles et de fleurs,

Sentais-tu pas que c'était Lui qui dominait,  
Vaisseau lamé d'argent doublant la Grande Borne,  
Vers le ciel de lauriers, Royal Efféminé.

Dans les soirs fantastiques aux parfums de légende  
L'immense hérissément des cathédrales d'or  
Dresse ses bois bruyants dans les désertes landes.

Les transparents vitraux où se peignent encor  
Les lambeaux fugitifs d'un jour décoloré  
Laissent monter en eux du fond des voûtes sombres  
Le rayonnement bleu des mystiques beautés.

La cendre de la nuit lentement s'amoncelle  
Autour des noirs portails d'où sort l'encens sacré,  
Et dans l'ombre des chœurs les veilleuses ruissellent.

La plaine s'est noircie de la nuit qui s'avance,  
Les arbres qui fixaient ses solennels contours  
Sommeillent maintenant dans l'angoissant silence.



## L'ANTARCTIQUE

Les grottes amassées se moirent de cristaux  
Que percent les beauprés de leurs pointes ardentes ;  
Et les voiles jetées entre-choquent des plantes  
Qui se mirent dans les reflets des belles eaux.

Les carènes chargées d'échos raillent les flots  
Avec des voix voilées aux barbes des cavernes.  
Les vagues entrecroisent leurs glaces ; les coraux  
Recouvrent peu à peu les ventres des carènes.

Un lent susurrement s'éveille dans les chaînes.  
Les coraux parlent dans les flancs des vaisseaux morts ;  
Une musique froide se fige dans leurs veines,  
Et la lumière éveille un autre bruit encor.

## PENDULE

Je ne suis pas un moissonneur, quoi qu'on en dise.  
J'assieds sur mes genoux la lune, ma promesse  
Et l'heure du berger sonne dans quelque coin  
Derrière le paravent peint de la colline,  
Sous les palmes verdies du ciel désert. J'incline  
À penser que c'est pour sans doute mieux doser  
La lente instillation du vin noirci du doute  
Aux sentiers infinis des cieux entrecroisés  
Que dans l'eau du silence cette pierre est jetée,  
Cette pierre de son dans l'attente et le doute.

## LA BOUTEILLE ET LE VERRE

La lave verte de l'absinthe a submergé  
Le beau soir suspendu dans l'air avec ses rames  
Et fait monter dans la bouteille aux lames calmes  
Les étoiles d'un jour interne et plus léger.

Dans les glaces du bar où la lune a neigé  
S'écoule la fontaine de la place publique,  
Où tournent frénétiquement les mécaniques  
D'autos fuyant avec des yeux diamantés.

Et je m'attache, dans l'eau verte de l'absinthe,  
À suivre éperdument par l'hiver alléché  
Et la neige de leurs beaux corps aux fleurs éteintes  
Des femmes que l'amour a métamorphosées.

## VERLAINE BOIT

Il y aura toujours des grues au coin des rues,  
Coquillages perdus sur les grèves stellaires  
Du soir bleu qui n'est pas d'ici ni de la terre,  
Où roulent des cabs aux élytres éperdues.

Et roulent moins que dans ma tête confondue  
La pierre verte de l'absinthe au fond du verre,  
Où je bois la perdition et les tonnerres  
À venir du Seigneur pour calciner mon âme nue.

Ah ! qu'ils tournent tous les fuseaux mêlés des rues  
Et filent l'entrelacs des hommes et des femmes,  
Ainsi qu'une araignée qui tisserait sa trame  
Avec les filaments des âmes reconnues.

## **MYSTAGOGIE**

**La coquille brillante a rassemblé l'onix  
Du paysage mort avec ses vieux feuillages ;  
Alors tombent les larges gouttes de l'orage  
Qui retentit dans les cavernes de la nuit.**

**Mais le tressaillement des pierres altérées  
Ramène en soi l'argent gelé des landes claires ;  
Et chaque pierre se compose en un tonnerre  
Dont la force se fait latente et transmuée.**

**Et le gouffre des sons qui livrent leur cristal  
Au lent déchirement de l'écorce des pierres  
Dépouille cette écorce et rentre dans la terre  
Avec un bruit filé comme un cheveu d'émail.**

# MADRIGAUX

FLORENT FELS

Quand l'Évêque mourut, le Diable apparut,  
Un vieux diable qui fréquentait les bordels minces,  
Où les accordéons évoquent des provinces  
Dont la couleur s'étale aux almanachs perdus.

Ce bon diable-là, dites, l'avez-vous vu  
Comme un bonze qui s'est dévêtu de la Chine,  
Et puis a consumé sa vieille pacotille  
Dans les braises du calumet de l'absolu.

GEORGES GABORY

Endymion soufflant la corne de corail  
Dont chaque son révèle une antique asphodèle,  
S'attarde à préparer dans la forêt du mal  
L'air qui rendra toutes les filles criminelles.

ROBERT MORTIER

Une maison et puis une maison – toute blanche  
Avec une route rose en terre battue ;

Le tourbillonnement du soleil dévêtu,  
Et des collines, loin, dont la soie s'effiloche.

Suivant l'inclinaison de l'astre qui descend,  
Une colline, et loin, un vieux clocher pointu,  
Un vieux clocher, là-bas, tout nu et tout tordu  
Et la marguerite – espoir dans les doigts d'un passant.

### MARGUERITE JAMOIS

Comme un lis dans le cœur du cloître désolé  
Autour duquel ramage un antique silence,  
Vous vous bercez, ô sœur, au silence qui pense  
Dans le silence qu'ici-bas vous répandez.

### SIMONE DULAC

Ô princesse escortée de mille négrillons  
Tes parures sont des pierres talismaniques  
Mais ton cœur débordant de grâces prolifiques  
Nous consume d'autres rayons.

### GÉNICA ATANASIOU

La merveilleuse nuit pépiante d'étoiles  
Qui nous contemple du centre de l'Empyrée  
N'égale pas pour nous ton visage de lait  
Ni les lunaires fleurs de tes yeux de topaze.

## CHARLES DULLIN

Dans le mortel jardin que la foudre a frappé  
Vous êtes ce figuier qui marmonne à voix basse,  
Ce noir figuier brûlé qui marmonne et ressasse  
Un vieux tourment venu des âges oubliés.

Vous êtes ce figuier que la foudre a mangé,  
À la face marquée des griffes du tonnerre,  
Ô vieux figuier sorcier qui ravagez la terre  
Avec le soc de vos racines émasculées.



## BAR MARIN

*à Roland Tual.*

L'heure où le nautonier cogne sur son bâtard,  
Font rougeoyer leur pipe au seuil du petit bar  
Des matelots perdus dans un rêve de brume.  
Les boulangers vont enfourner des pains de lune,  
Et moi, sous la rosée qui tombe de la hune,  
Du grand plafond farci de cloportes je hume  
Toute une cargaison d'étoiles en retard.

Et celui de Gaspard,

Gaspard s'est installé au fond du coquillage,  
A pris le dernier train, dormi jusqu'au matin,  
Et tout le port a circulé entre ses mains.  
La reine qui voulait me sauver du naufrage,  
Avait ses deux oreilles où chante un coquillage,  
Que le brick canonna quand il faisait matin.

## AQUARIUM

Dans une eau colorée en bleu que les cytises  
D'un jour d'or teignent d'un doux métal miraculeux,  
Un grand vaisseau dresse ses mâts vertigineux  
Que l'abîme d'en haut reçoit ; le jour attise  
Ce qui reste de jour. Le ciel est las  
De colorer et de pâlir les falbalas  
Que le vaisseau porte accrochés à sa mâture  
Et d'imprégner les eaux amères de teintures  
Arrachées à la fleur du jour qui s'exila,  
Ce qui rend les eaux malades et le jour froid  
Et trouble, et fait apparaître ainsi qu'un songe  
Le grand navire éperdument qui se prolonge  
Dans les vagues amoncelées de haut en bas.

## **LE BAR**

**Il y aura encor de petits bars canaille  
Avec des viandes d'Extrême-Orient  
Pour abriter ce nouvel an.**

**De petits bars avec des marins légendaires  
Dont les pipes consumeront d'anciens poisons  
Des bars légers avec les fumées qui les gonflent  
De petits bars évanouis dans l'aube claire.**

**Des bars où tourne le soleil et son train  
Dans la laque rougie et profonde des verres ;  
Des bars aux tables animées, aux vitres mortes  
Où ne trempera pas le nez des facultés.**

**Car il y a d'autres poisons pour corroder  
L'Arbre Vivant de nos fibres près d'éclore,  
Il y a des vins violents comme des catastrophes  
Que n'ont pas sécrétés les vignes d'ici-bas.**

**Salut ô bar qui nous délivres des poisons  
Des misères et des douleurs et des alarmes  
En nous jetant dans la nudité de nos âmes  
Sur des grèves où les tourments n'arrivent pas.**

**Un silence te garde et nous protège, un froid  
Silence où ne s'égaré pas la médecine,  
Un silence qui nous guérit dans la morphine  
Sans ordonnances, ni décrets.**

## LE POÈME DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Je suis le saint, je suis celui qui fut  
Un homme, très petit parmi les autres hommes ;  
Et j'ai seulement quelques pensées qui me couronnent  
Et s'exhalent de moi avec un son confus.

Je suis cet éternel absent de soi-même  
Marchant toujours auprès de son propre chemin.  
Et mes âmes un jour s'en allèrent, demain  
Je me réveillerai dans une ville ancienne.

Je vous le dis, je suis l'errant qui suis venu  
Pour vous offrir l'image d'un humble exemple.  
C'est ainsi que je me quittai un vieux dimanche  
Suivant le vol évangélique des anges.

Et voici que j'advins au cercle des esprits,  
Ils dévalaient un cirque de petites collines ;  
Et les herbes psalmodiaient toutes en sourdine  
Au pied des ânes porteurs d'esprits qui me sourient.

Je n'ai plus honte de ma robe ni de mes mains  
Qui m'appartiennent et vous appartiennent, mes frères ;  
Et ce jour-là je me déliai de la terre  
Et des ondes passaient dans mon corps cristallin.

**Autour de moi s'étend une ville d'agrès  
Dont les remparts sont comme l'eau des mers immenses,  
Et voici que je retrouvai ce qui commence  
Et le mot qui finit, et la terre d'après.**

**Je n'ai qu'un visage de cire et je suis orphelin  
Et cependant là où je vais il vient des Anges  
Qui me découvrent le chemin du Père étrange  
Dont le cœur est plus doux qu'un cœur de père humain.**

**Recherchez-moi, je viens du royaume de paix,  
De cette paix qui pénètre même les pierres,  
Et j'ai pitié de cette incessante poussière  
D'os humains retournant à la terre brûlée.**

**Je suis celui qui peut dissoudre l'épouvante  
D'être un homme et de s'en aller parmi les morts  
Car mon corps n'est-il pas la merveilleuse cendre  
Dont la terre est la voix par où parle la mort.**

## ALLÉGORIE

Je rêve un soir aux calices chargés d'oiseaux  
Où la myrrhe brûlant au sein des vasques bleues  
Étincelle comme un rubis ; et les cheveux  
Roses du vent s'emmêlent à la chevelure des roseaux.

Au fond des vieux palais incrustés de pierreries  
Les oiseaux ont planté leur bec. Et leurs plumages  
D'argent se moirent des reflets des magiques feuillages  
D'un soir d'automne plein de colombes enfuies.

Et des oiseaux vivants rêvent sur les jets d'eau  
Ils rêvent aux vaisseaux des nuages qui passent  
Et trouvent sur les flots empourprés de l'espace  
Des habits plus beaux que leurs plumages triomphaux.

Et ces oiseaux ont de violettes chamarrures  
Et quand ils chantent au sein des feuillages enchantés  
Un cri s'exhale en la royale immensité  
Avec un son plus éclatant que leur parure.

Et des femmes lourdes de pourpre et de passion  
Les seins lourds des oiseaux d'or vert qui les agrafent  
S'attardent longuement aux gothiques terrasses  
Rêvant aux Chevaux d'or qui mangent l'horizon,

**Et les oiseaux royaux pleurent au fond du soir  
Plus doucement qu'au sein des vasques désolées  
Les jets d'eau soupiraient leurs âmes en allées  
Mystérieusement aux étoiles du soir.**



## MARÉE

Palpitante marée, marée pleine de corps,  
D'os murmurants, de sang, de poussières d'écailles,  
De lumières broyées, de coquilles d'étoiles,  
Sainte marée qui rassembles les corps.

Marée profonde, astres tournants,  
Écume, chair, miroirs où vont les anges,  
Fumées, fumées aux volutes étranges  
Où passent les miroirs des horizons errants.

Marée magique, marée douce,  
Marée qui pense, marée d'entre le ciel,  
Angélique marée, marée essentielle,  
Marée grondante, marée sage,  
Qui nous rends le saint et le mage,

Marée sourde, marée qui déranges le ciel,  
Marée couvante, marée grosse d'orages,  
Ô poussière de mages, marée pétrie d'anges,  
Marée d'esprit, marée tissée de chair,

Marée faite comme un nuage  
Qui s'éclaire par en dessous,  
Monde, sphère, astre, lumière,  
Grains de poussière, diamants,  
Marée puissante, marée large,

Marée comme un nuage rond  
Qui rassembles les horizons,

Replace parmi nous la dispersion des corps,  
Marée vivante, ô toi que la cendre ineffable  
Des mondes écoulés traverse de ses fables,  
Fourmillante de mondes sans cesse renaissants

Repétris avec tes mains de sables friables,  
Traverse-nous avec tes crinières de sang.

*(Août 1922.)*

# SILENCE

Sur les pierres gelées de la place rythmique  
Où le silence auguste étale son palais  
Insidieusement la lune se complaît  
Aux échos abolis d'un orchestre magique.

Comme un ventre agité par l'amour il frémit  
L'orchestre inexprimable. Il arrache des anges  
À chaque souffle étrange que les ombres dégagent  
Et la lumière le traverse et le remplit.

Il n'est pas seul, il a son chien toujours assis  
Ce vieillard qui me remémore un vieux silence  
Tandis qu'un petit orgue emplît la place immense  
D'une lune trempée aux fleuves interdits.

*(4 septembre 1922.)*

## LOGIQUE SECRÈTE

Ville, ville, ville de feux  
Ville qui secrètes le bruit  
Ô libérée qui nous délivres  
Ô captieuse, délavée  
Ô innommée si renommée.  
Des archanges heurtent aux vitres  
Des chevaux crèvent les nuages  
Des carrosses versent aux cieux  
La nuit la nuit la nuit la nuit.  
C'est comme une buée délivrée  
Comme l'haleine d'une pierre  
Ô cortège purifié.  
Aux quatre vents des bruits qui soufflent  
Au carrefour des quatre cieux  
Se condense la ville de feux  
La ville rêvée et nécessaire  
Dont les orgues sèment la terre  
D'une poussière de tonnerres  
Que récupère l'infini.  
Avec la poussière des vitres  
Avec des atomes de pierres  
Ô toile d'araignée des cieux  
Se compose la ville créée  
La ville ville de pierres molles.  
Sur les confins d'une souffrance  
Aux marges d'un chagrin muet

**S'installe le château secret  
Où la cendre du cœur s'épanche.**

*(22 septembre 1922.)*

## JARDIN NOIR

Or elles ont éclos des terres de la mort  
Ces fleurs qu'un long effort de songes a versées  
Avec la cendre et l'immatérielle fumée  
D'un parterre d'iris nocturnes effeuillés  
Un après un comme les heures des ténèbres  
En des raz de terrible et suprême saison  
Aux eaux noires. Les lents diamants de l'heure  
Lumineux ont resplendi, étrange  
Illumination du soleil chaviré.  
Les lis ont dissipé l'accumulation sombre  
Du beau jardin sur qui déferle la marée  
Et le métal figé de vos saintes colonnes  
Ô tiges a vibré. Voici la nuit qui donne  
L'universelle clef de ses portes de corne  
Aux émanations des âmes délivrées.

## JARDIN NOIR

Roulez fleuves du ciel dans nos pétales noirs.  
Les ombres ont comblé la terre qui nous porte.  
Ouvrez nos routes au charroi de vos étoiles.  
Éclairez-nous, escortez-nous de vos cohortes,  
Argentines légions, dans la route mortelle  
Que nous entreprenons au centre de la nuit.  
Ainsi le jardin parle au bord de la marée.  
Et le métal figé de vos saintes colonnes  
Ô tiges a vibré. Voici la nuit qui donne  
L'universelle clef de ses portes de corne  
Aux émanations des âmes délivrées.

## SQUARE

Le square élargissait son sable aux véneries  
Pleines de cieux tournants et d'occultes musiques  
Lac calme où les petits enfants venaient jouer.  
Et des fourmis ramaient. Des tornades, forêts  
Délivrées d'être unies aux plages des tropiques  
Soufflaient leur cendre en flamme à la terre blanchie.  
Par places il pleuvait. Des nuages bruissaient  
Avec leurs flancs chargés de tempêtes atroces,  
Et le verre du jour de vase s'emplissait.  
La nuit prenait l'espace de l'une à l'autre pierre.  
Dans les canaux du ciel s'endormait la lumière.  
Un après un les grains du jour devenaient roses  
Et dans les paumes d'anges la lune reposait.



## **LA MARÉE**

**Dans le prolongement sans fin de la marée  
Nous entendrons sous les voilures qui se gonflent  
Les violes des cieux qui remplissent les ombres  
De la palpitation des astres dilatés.**

**Le vent soufflant dans la caverne en diamant  
Où vire le cristal de l'arbre-aux-madrépores  
Fera tourner au seuil délavé de nos pores  
L'émail inespéré d'un autre firmament.**

**Ici je veux planter une plume vivante.  
Qu'elle inscrive sur vos visages scintillants,  
Mirages de la mer, le signe qui vous rende  
La liberté dans les pacages de mon sang.**

## MARINE

Dans le port attardé s'endorment les vaisseaux,  
L'odeur du jour mourant glisse le long des voiles  
Et l'on voit se creuser des espaces nouveaux  
Dans le saphir des cieux où se bercent les toiles.

La mer muette et sombre agite des émaux  
Dont le miroitement traverse le silence.  
Et la ville à travers les voiles se balance  
Avec le mouvement engourdi des oiseaux.

Un bercement confus anime les cordages  
Parmi l'acide bruit d'un vague harmonica.  
Et dans l'odeur des vins étrangers qu'on versa  
Le port entier s'endort dans un vaste mirage.

Je ne vous aime pas, mais vous viendrez quand même ;  
Les arbres secoueront leurs feuilles sur nos cœurs  
Et nous élèverons vers les frondaisons blêmes  
Le désabusement de nos vieilles candeurs.

Quelque chose d'un vent qui est le Vent-du-Monde  
Résonnera dans les branchages vespéraux ;  
Or la grotte des cieux ranimera ses ondes  
Sous l'éparpillement des feuilles de coraux.

Il réglera leur danse avec des doigts calmés,  
L'invisible sorcier qui trouble l'atmosphère ;  
L'odeur du soir montera de la terre,  
Vous m'aimerez, je croirai vous aimer.

La sidérale nuit disposera ses flammes  
Autour de l'orbe éteint où s'effeuillent les jours,  
Ainsi, nous éteindrons dans la grotte de l'âme  
Le dévorant brasier de vivre sans amour.

## SOIR

Voici l'heure où l'on voit les saules s'incliner.  
L'eau de la nuit les prend dans ses vagues profondes ;  
Voici sonner la cloche à l'église des mondes  
Comme des anges qu'on entendrait neiger.

Des vaisseaux sur la mer tendent leurs voiles roses,  
La rosace s'effeuille à l'ombre du clocher,  
Et l'on voit dans les cieux lointains se disperser  
Les pétales errants de la céleste rose.

La vieille âme du soir qui se penche sur nous  
Avec l'apaisement des palmes et des rames  
    Délivre enfin nos âmes  
    Avec ses anges doux.

# HORRIPILATION

C'était comme si l'irréparable s'était accompli  
L'horreur était à son comble  
En même temps que le désespoir  
Et la navrance.

Et cela s'étendait  
À toute la vie de mon âme dans l'avenir.  
Dieu alors s'était fait introuvable.  
Il y avait un point noir  
Où avait conflué ma destinée.  
Et elle demeurait là

Figée

Jusqu'à ce que les temps  
Se soient résorbés dans l'absolu.

## MANGUE

Dans un soir d'or sous les tropiques  
Où la mer s'évanouissait  
Un navire aux flancs surchauffés  
Roulait au cœur d'une musique.

Cette musique vient de loin  
Qui nous lave le cœur de l'âme  
À la crête de chaque lame  
Où plonge le navire ancien.

Au X degré de latitude  
Latitude est, sud ou nord,  
Nous croisâmes un galion vide  
Voiles pourpres et toutes dehors.

Presse ô musique tes fruits  
Liquoreux pleins de veines ardentes  
Presse, presse musique lente  
Les fruits macérés dans le bruit.

# QUAND VIENT L'HEURE DU CRÉPUSCULE

*a m. i. c. G. A.*

Sur la place noire de gens  
Le clocher se mélancolise,  
Voici venir devers l'église  
Le vol des vieux corbeaux latents,  
Tourne le soir, pleurent les gens  
Sur la place aux carreaux ardents.

Le vol des vieux corbeaux latents  
Vers les pourpres nuées s'enchaîne,  
Tourne, tourne, les vieux chagrins  
Sur la place mènent bon train.

Un lent chagrin s'idéalise  
Dans les neiges du firmament.

Le ciel d'améthyste vivant  
Pleure ses astres,  
L'explosion des vieux désastres  
Pèse sur les cœurs anciens,  
Voici le soir charmant qui vient.

Douces écluses dénouez-vous,  
Écluses des larmes :  
Voici passer l'Ange  
Et le ciel qui s'en vient vers nous.

Dans la ville de stalactites  
Où les portes sont des lapis,  
Voici s'accorder les épis  
Dans des granges de lazulite,  
Épis d'hommes, granges de ciel

Qui font ce murmure réel.



# **TRIC TRAC DU CIEL**

*Orgues tournants, petits orgues, anges  
Encres, laques, incroyable mélange  
D'acidités, de suavités,  
Va-t'en, mon livre, aux membres serrés,  
Où la moelle d'esprit s'inscrit, départagée  
En anges, en laques, en encres, en mélanges  
Ô cauchemar lucide, souffrance élucidée*

## ORGUE ALLEMAND

L'orgue allemand excite le singe  
Sur la place aux pavés étroits  
Et la foire qui les assiège  
Comme une bannière se déploie

La vieille foire borde le ciel  
Aux marges de la ville en pointe  
Et l'orgue explose à chaque seconde  
Avec le bruit des orgues du ciel

Une valse mouvementée  
Embrase la ville de toile  
Dans le ventre de l'orgue il passe  
On ne sait pas quelle fusée

Ô secrète, spécieuse  
Ville d'écailles, ville de toile  
La musique que tu reçois  
Et qui te grise, tu la creuses

Tu l'agites, sans l'absorber  
Ô musique, coupante musique  
Avec tes marbres harmoniques  
Qui écrasent le ciel gelé

## NEIGE

Obsession de la neige, perle,  
Ramage pierre feux décor  
Moelle de sureau blanc, cire vierge  
Et sperme enfin qui ferme le cercle

Plaines d'esprit carrosses de feux  
Vitres de chair route des âmes  
Ventres de braises seins de flammes  
Époux de vierges barbe de Dieu

Rires apprêts, naïvetés  
Flammes gelées, détachement  
Restitution nivellement  
Inexprimable pureté

Tourbillons d'âmes atomes blancs  
Nous revoici un paysage  
Argents brûlants âmes de mages  
Astres volés Esprits volants

Soupirs cuisants lèvres voraces  
Délicieux embrasement  
Lis épurés neige des ans  
Et cette roue qui tourne en extase

## **PRIÈRE**

**Ah donne-nous des crânes de braises  
Des crânes brûlés aux foudres du ciel  
Des crânes lucides, des crânes réels  
Et traversés de ta présence**

**Fais-nous naître aux cieux du dedans  
Criblés de gouffres en averses  
Et qu'un vertige nous traverse  
Avec un ongle incandescent**

**Rassasie-nous nous avons faim  
De commotions inter-sidérales  
Ah verse-nous des laves astrales  
À la place de notre sang**

**Détache-nous. Divise-nous  
Avec tes mains de braises coupantes  
Ouvre-nous ces routes brûlantes  
Où l'on meurt plus loin que la mort**

**Fais vaciller notre cerveau  
Au sein de sa propre science  
Et ravis-nous l'intelligence  
Aux griffes d'un typhon nouveau**

# AMOUR

Et l'amour ? Il faut nous laver  
De cette crasse héréditaire  
Où notre vermine stellaire  
Continue à se prélasser

L'orgue, l'orgue qui moud le vent  
Le ressac de la mer furieuse  
Sont comme la mélodie creuse  
De ce rêve déconcertant

D'Elle, de nous, ou de cette âme  
Que nous assîmes au banquet  
Dites-nous quel est le trompé  
Ô Inspirateur des infâmes

Celle qui couche dans mon lit  
Et partage l'air de ma chambre  
Peut jouer aux dés sur la table  
Le ciel même de mon esprit

## LA TRAPPE

La trappe, la trappe roule le ciel  
Frère porcher tu t'extravases  
Tes cochons en état de grâce  
Se révèlent emmanuels

Un esprit souffle sur les bouses  
Un vent venu on ne sait d'où  
Où se transfigurent les choux  
Du petit jardin sans pelouses

Au travers des palais terreaux  
De leur humilité plénière  
Les moines couchent leurs poussières  
Ils sont vils, ils sont lumineux

L'ordure enferme le secret  
De la membrane planétaire  
Où se ramasse la matière  
De leurs rêves outrepassés

Voici venir l'hyper-espace  
Le béquillard sanctifié  
La ribaude en état de grâce  
Et la veuve au ventre gelé

## ROMANCE

La musique sort des fenêtres  
Dissolvez-vous moelles de nos os  
La ville entière se renverse  
Dans un spasme délicieux

Dans la ville noire le bruit  
Que font quelles orgues obscures  
À coups de manivelle dure  
Gagne, gagne à chaque cahot

Ah la ville en a plein les os  
De cette liqueur sans pareille  
Qui l'inonde par les oreilles  
Et la perce de ses cristaux

Un silence réside au fond  
De la mélodie enivrante  
Que toute la ville en attente  
Puisse au cœur de l'orgue profond

Et l'attente se réitère  
Dans l'espace de chaque ressaut  
Que la manivelle au cœur faux  
Imprime à la musique claire



**Quelle Arabie ou quelle Afrique  
Tient le refrain que nous cherchons  
Brise les glaces de nos fronts  
Ô musique, blessante musique**

## L'ORGUE ET LE VITRIOL

La minute est bonne pour l'orgue  
Que les vents sèment dans la nuit  
L'orgue emplit la petite place  
De son givre qui s'ossifie

Toi petite ville canaille  
Mets des femmes à tous les balcons  
Cette manne qui monte des pierres  
Est meilleure que tes frissons

J'invite à des agapes noires  
Où gicle l'âcre vin des bruits  
Le rôdeur que poursuit la nuit  
Et l'adolescent sans mémoire

Et celui qui cherche ses phrases  
Dans les dédales de son rêve  
Et celui qui cherche sa mère  
Qui repose à côté de lui

Ville de sperme et de scapulaires  
Ville aux lits croisés dans le ciel  
J'invite au festin sexuel  
Jusqu'aux anges de tes églises

# LUNE

Amer au goût ce soir, jaloux  
De quelle obscure poufiasse  
Caverneux, noir, chargé de crasses  
Flottant entre la lune et nous

Fielleuse lune sur la mer  
Elle était la lune maussade  
Comme la pensée d'un malade  
Sur l'essence de l'univers

Dans l'obscurité fabuleuse  
Où cette lune était montée  
La placidité de l'été  
Tendait ses ramures fumeuses

# **BILBOQUET**

Il n'y a pas assez de revues, ou si l'on veut toutes les revues sont inutiles. Nous paraissions parce que nous croyons répondre à quelque chose. Nous sommes *réels*. Ceci au besoin nous dispense d'être nécessaires. Il devrait y avoir autant de revues qu'il y a *d'états d'esprit* valables. Le nombre des papiers imprimés serait alors réduit à très peu, mais ce très peu donnerait le précis et la somme de ce qui doit être pensé, ou de ce qui vaut d'être publié.

Toutes les revues sont les esclaves d'une *manière de penser*, et, par le fait, elles méprisent *la pensée*. Elles ont toutes ce grave défaut d'être rédigées par plusieurs hommes. Elles s'imaginent ainsi refléter un état de l'opinion, elles n'en sont que le pot-pourri. Car il n'y a pas d'état de l'opinion, il y a des opinions diverses qui valent plus ou moins d'être formulées. Mais l'humanité est inguérissable, on n'empêchera jamais les hommes d'être certains de leur pensée et méfiants de celle d'autrui ; que si quelqu'un qui a une opinion juste veut lui donner un public il ne lui reste que de fonder une revue. Nous avons une opinion qui vaut la peine d'être exprimée. Des contingences extérieures au fait de bien ou de mal penser empêchent les revues d'accueillir cette opinion dans sa nudité absolue. Il n'y a pas de revue libre, toutes les revues ont plus ou moins un canon. Nous choisissons donc le seul moyen d'être nous-même et de l'être totalement.

Nous paraîtrons quand nous aurons quelque chose à dire. Quand nous croirons avoir une vue intéressante sur une fausse manière de penser, ou qu'un fait esthétique ou moral nous semblera susceptible d'être discuté. Cette revue sera donc une revue *personnelle*, intéressante en tant que la chose d'un seul, mais nous accueillerons à titre d'invités les artistes et écrivains dont les productions nous paraîtront s'accorder avec notre état d'esprit, l'illustrer, ou s'y rapporter d'une manière quelconque.

Eno Dailor.

## **EXTASE**

**Argentin brasier, braise creusée  
Avec la musique de son intime force  
Braise évidée, délivrée, écorce  
Occupée à livrer ses mondes.**

**Recherche épuisante du moi  
Pénétration qui se dépasse  
Ah ! joindre le bûcher de glace  
Avec l'esprit qui le pensa.**

**La vieille poursuite insondable  
En jouissance s'extravase  
Sensualités sensibles, extase  
Aux cristaux chantants véritables.**

**Ô musique d'encre, musique  
Musique des charbons enterrés  
Douce, pesante qui nous délivre  
Avec ses phosphores secrets.**

## **FÊTE NOCTURNE**

**Cette fête lie les étangs  
Au fulgurant charroi des astres  
Avec ses cornes d'abondance  
Où roulent nos penses brillants.**

**Quelque part entre terre et ciel  
Elle vide ces déchets d'âmes  
Que d'aucuns dans la nuit en flammes  
Prennent pour des cygnes volants**

**Et nous paternes assistants  
De la transfusion de nos moelles  
Voyons fondre aussi les étoiles  
De nos rêves exhilarants.**



Nous écrivons rarement sur le plan de l'automatisme qui préside à l'accomplissement de nos pensées.

L'art suprême est de rendre, par le truchement d'une rhétorique bien appliquée, à l'expression de notre pensée, la roideur et la vérité de ses stratifications initiales, ainsi que dans le langage parlé. Et l'art est de ramener cette rhétorique au point de cristallisation nécessaire pour ne faire plus qu'un avec de certaines manières d'être, réelles, du sentiment et de la pensée. – En un mot le seul écrivain durable est celui qui aura su faire se comporter cette rhétorique comme si elle était déjà de la pensée, et non le geste de la pensée. Et Jean Paulhan qui dans *le Pont traversé* fixa de certaines manières de notre pensée de se comporter par rapport aux rêves, révéla telles stratifications de la pensée humaine avec infiniment plus de tact, de bonheur et de certitude que Maeterlinck telles contingences de l'âme, – par une plus grande soumission au sujet, et par l'exacte élucidation de ce sujet.

## RIMBAUD & LES MODERNES

Faits nouveaux de pensées, branle, animation de rapports, – rapports non pas de sentiments, de l'intérieur d'un sentiment à l'intérieur d'un autre sentiment, mais de l'extérieur d'un sentiment, de la place, du rang, de *l'importance* d'un sentiment avec *l'importance* d'un autre sentiment, de la valeur extérieure, figurative d'une pensée par rapport à une autre pensée, – et de ses réactions par rapport à elles, de leur admission en lui, de ses plis, de ses pentes, – voilà l'apport de Rimbaud.

Rimbaud nous a enseigné une nouvelle manière d'être, de nous tenir au milieu des choses.

Pillé par les modernes uniquement dans ses plis, dans ses pentes, dans le jeu des rapports inventés par lui et non pas même dans la nature des choses agitées, – que lui-même d'ailleurs n'agite que du dehors (en sentant extérieurement ce dehors), et s'il creuse c'est pour retirer encore d'autres dehors ; le suc intérieur des phénomènes lui demeura toujours inconnu, – et les modernes n'ont même pas retenu ces phénomènes mais des façons de l'agiter. N'est-ce pas, Raval, Fierens, et les autres suiveurs. Un autre esprit est à l'origine de certains tics du style contemporain, bientôt aussi démodé que toutes les affectations du décadentisme, c'est le Mallarmé de *Divagations*.

Le premier, par son souci de rendre à chaque mot sa totale contenance de sens, il classa ses mots comme des valeurs existant en dehors de la pensée qui les conditionne, et opéra ces étranges renversements de syntaxe où chaque syllabe semble s'objectiver et devenir prépondérante. Mais Mallarmé était difficile en face de sa pensée, là où Paul Fierens n'est difficile que pour ceux qui le lisent, et avec un sujet de l'être insignifiant. Je m'empresse de dire que Paul Fierens compose de petits poèmes parfaits, et qui m'apparaissent comme d'heureuses élucidations de la pensée contemporaine. Je n'en veux qu'à ses comptes rendus.

## UN PEINTRE MENTAL

Dans le genre foetus Paul Klee (allemand) organise quelques intéressantes visions.

J'aime assez quelques-uns de ses cauchemars, ses synthèses mentales conçues comme des architectures (ou ses architectures au caractère mental), et quelques synthèses cosmiques où toute l'objectivité secrète des choses est rendue sensible, plus que dans les synthèses de Georges Grosz. Considérées en même temps, la différence profonde de leur inspiration apparaît. Georges Grosz crible le monde et le ramène à sa vision ; en Paul Klee les choses du monde s'organisent, – et il n'a plus l'air que d'écrire sous leur dictée. Organisation de visions, de formes, et aussi fixation, stabilisation de pensées, inductions et déductions d'images, avec la conclusion qui en découle, et aussi organisation d'images, recherche du sens sous-jacent de certaines images, clarifications de visions de l'esprit, tel m'apparaît cet art. La sécheresse, la netteté de Grosz éclatent devant ces visions organisées, auxquelles demeure leur aspect de visions, leur caractère de chose mentale.

## LE FLEUVE DE FEU

François Mauriac vient de terminer dans la *N. R. F.* la publication d'un roman d'une haute envergure morale, et, s'il est vrai que la morale est à la base de l'être entier, et juge non seulement la qualité, mais encore la substance et le poids de nos sentiments, d'une haute classe littéraire. Je crois que François Mauriac ne se sera vraiment trouvé qu'à partir du *Fleuve de feu*. Car c'est le premier livre où il aura réussi à opérer autour de trois ou quatre figures centrales, et suffisamment représentatives, le rassemblement de ses forces sensibles, de sa haute impressionnabilité.

Le catholicisme est la pierre angulaire de son talent. Il alimente et approfondit la matière de ses sensations, que le goût du péché pimente. La préoccupation du péché, cette espèce d'angle moral sous lequel Mauriac nous force à considérer chacun des gestes de ses personnages, confère à ces personnages, et au déploiement de l'atmosphère où ils se meuvent, un haut sens humain qui creuse et sensibilise leurs actions. En face de leurs moindres élans, l'idée du péché agit par rapport à nous, lecteurs, à la façon d'un réactif. On peut mettre *le Fleuve de feu* à côté d'*Aimée* de Jacques Rivière. Il y a entre ces deux livres toute la distance qui sépare une opération chirurgicale des épanchements du confessionnal. Jacques Rivière semble travailler sur une espèce de matière

morte dont chacun des états serait à tout jamais déterminé. François Mauriac ne renonce rien de la vie, de cette espèce d'attraction sensible que possèdent nos gestes, les plus abjectes impulsions de notre âme, quand on veut bien les considérer sur le plan des principes supérieurs qui les conditionnent.

# MUSICIEN

Voici que s'embrase ton masque  
Musicien aux veines cireuses  
Allume les bobèches creuses  
Avec tes notes en fusion.

La foudre partage les ventres  
Des vaisseaux nouveaux que tu lances  
Construis-nous un petit enfer  
Avec tes firmaments en antres.

Les astres que tu dilapides  
Les métaux précieux que tu crées  
Composent le temple rapide  
De nos sentiments familiers.

Mais voici la plus belle église  
Qui ouvre ses canaux profonds  
Belle église cent fois décrite  
Où n'habitent que des démons.

## BARAQUE

L'orgue n'avait pas d'accoucheuse  
Mais la baraque crépitait  
Et ma mère était la logeuse  
Où je m'enfournai tout entier.

Des colombes de feu léger  
Dardaient leurs flammes floconneuses  
Sur la poitrine captieuse  
Où le rêve me ligotait.

Mais plus tard la mariée creva  
La membrane de toile claire  
Où l'étroite tente solaire  
Emprisonne tous nos ébats.



## NIVEAU

La littérature des modernes ne dépasse pas le niveau de ce que peut donner une certaine intelligence alliée à une heureuse culture. Il est même piquant de voir à quel point une certaine faculté d'assimilation jointe à cette espèce de rouerie, de précocité propre aux âges pourris, peut tenir lieu de talent. L'aigu désir d'avoir du talent, et l'approfondissement par leur intelligence propre de ce que renferme l'idée de talent, confère à MM. Raval, Fierens, Crémieux, Morand, une existence littéraire de contrebande. En matière de style, notre époque possède un seul inventeur : Jean Giraudoux. Les autres ne sont que piraterie, surimpression, mimétisme. Ces autres, une élégance identique les marque, une même uniforme bonne tenue, un même air d'être à la page, et de savoir de quoi il retourne. Ce qui fait le poète c'est, à la fois, la nouveauté (mais une nouveauté authentique, dense, spontanée), et la substance de l'image, l'échelle du sentiment, le courant souterrain, – car le sentiment a certainement une échelle dont le degré marque la beauté. Il serait faux de croire que l'exaltation (je ne dis pas la qualité du sentiment, mais la classe, le rang, mais son ampleur) ne puisse avoir des degrés.

## LE PETIT ROMANCIER

J'ai rarement lu un roman aussi cyniquement niais que celui de Raymond Radiguet. Toute l'habile singerie de l'homme s'y trouve collectée. C'est comme une maturité en raccourci. Cette jeunesse dont il se targue, comme M. Radiguet s'il le pouvait la jetterait par-dessus bord ! Elle est pourtant son unique charme. Raymond Radiguet excelle à utiliser ce petit filet de talent que la nature lui a donné. Avec une précocité remarquable il a appris à isoler son talent de tout ce qui n'était pas lui. Il a su digérer deux cents volumes, et que ces volumes lui profitassent, sans le moins du monde l'incommoder. Mais tout de même la matière est trop mince. Ses sentiments sont bien d'un garçon de dix-sept ans, et M. Radiguet n'est tout de même pas si habile que sa sécheresse ne paraisse boursouflée. Les sentences sérieuses qui tombent de sa plume sont toujours gentiment ridicules. M. Radiguet a beau faire il ne masquera pas le lymphatisme de sa pensée, qui provient de son extrême jeunesse, ce défaut de densité, de substance à quoi supplée Rimbaud par une certaine pression intérieure que tout le monde ne peut pas posséder, et on ne remplace pas, n'est-ce pas, l'expérience.

Cette faculté de ne rien dire de ce qui ne doit pas être dit supplée en une certaine manière chez M. Radiguet au talent

pur. Elle lui permet de trouver quelques images vraies qui font le relief de son texte. Les pages sur la capture de la folle sont comme la première ébauche d'un certain genre de littérature directe où la matière même de la pensée semble se dénuder.

Ce roman donc ne fera double emploi avec aucun autre. Il est par certains côtés un document.

Or Radiguet se mêle de critique théâtrale. La désinvolture avec laquelle ce gamin juge parfois des gens et un genre qui le dépassent révèle en un autre sens l'enflure de son caractère, sa ridicule vanité.

## À PROPOS D'UNE POLÉMIQUE

### COCTEAU & ALFRED POIZAT

Notre sensibilité travaillée par trop de secousses n'est plus capable de s'émouvoir par convenance devant un certain hiératisme d'aspect, voire de substance ; ce qui la touche c'est, plutôt que la nature, la caste d'un sentiment, sa densité intérieure, sa force, son jaillissement. Nous ne croyons plus à autre chose. La grandeur pour la grandeur n'est pas pour nous la grandeur, mais la pression interne des choses, leur indiscutabilité. C'est je crois dans ce sens que Cocteau a repris *Antigone*. Il est remonté aux sources, mais aux sources psychologiques, humaines, non aux sources littéraires, – et aussi aux sources mythologiques, dans le drame *réel* qu'elles évoquent. Il a voulu nous donner un équivalent actuel de la substance du vieux drame et que nous puissions y croire à nouveau. Quant à Poizat et à son *Électre*, la platitude de sa poésie, le bousillage et la guimauve foraine des mises en scène dont il se satisfait, prouvent la triste conception qu'il se fait de la tragédie.

**POÈMES**  
**(1924-1935)**

## BOUTIQUE DE L'ÂME

Pouces divins, secourez-moi  
Pour sculpter ces fronts qui reculent,  
Ces oreilles tendues de métal,  
Ces joues que des roses boursouflent,  
Et ces bouches qui se recousent  
Sous l'attouchement de mes doigts.

La boutique valse et grandit,  
Étonnant jeu de massacre.

« Les cheveux luisants et tout gras  
Couvrent d'une herbe noire et lourde  
La rougeur de l'oreille sourde  
Et les cous de graisses bardés.

Insaisissable solidité :  
Flux et reflux, disparaissez,  
Disparaissez, fantoches de l'âme,  
Avec vos crânes de rochers.

Tendez, immuables sourcils,  
L'indulgence de vos ramures  
Sur la pierre tenace et dure  
Des visages que j'ai surpris. »

Soyez rochers, soyez la phrase  
Qui tremble à la bouche d'un homme  
Qui trébuche dans sa pensée.

## SILENCE

Belle place aux pierres gelées  
Dont la lune s'est emparée  
Le silence sec et secret  
Y recompose son palais  
Or l'orchestre qui paît ses notes  
Sur les berges de ton lait blanc  
Capte les pierres et le silence.

C'est comme un ventre que l'amour  
Ébranle dans ses fondements  
Cette musique sans accent  
Dont nul vent ne perce l'aimant  
La lumière trempe au milieu  
De l'orchestre dont chaque tour  
Perd un ange, avance le jour.

Rien qu'un chien auprès du vieillard  
Ils auscultent l'orgue en cadence  
Tous les deux. Bel orgue grinçant  
Tu donnes la lune à des gens  
Qui s'imaginent ne devoir  
Leurs mirages qu'à leur science.

## L'ARBRE

Cet arbre et son frémissement  
forêt sombre d'appels,  
de cris,  
mange le cœur obscur de la nuit.

Vinaigre et lait, le ciel, la mer,  
la masse épaisse du firmament,  
tout conspire à ce tremblement,  
qui gîte au cœur épais de l'ombre.

Un cœur qui crève, un astre dur  
qui se dédouble et fuse au ciel,  
le ciel limpide qui se fend  
à l'appel du soleil sonnante,  
font le même bruit, font le même bruit,  
que la nuit et l'arbre au centre du vent.



## **LA RUE**

**La rue sexuelle s'anime  
le long des faces mal venues,  
les cafés pépient de crimes  
déracinent les avenues.**

**Des mains de sexe brûlent les poches  
et les ventres bouent par-dessous ;  
toutes les pensées s'entrechoquent,  
et les têtes moins que les trous.**

## LA NUIT OPÈRE

Dans les outres des draps gonflés  
où la nuit entière respire,  
le poète sent ses cheveux  
grandir et se multiplier.

Sur tous les comptoirs de la terre  
montent des verres déracinés,  
le poète sent sa pensée  
et son sexe l'abandonner.

Car ici la vie est en cause  
et le ventre de la pensée ;  
les bouteilles heurtent les crânes  
de l'aérienne assemblée.

Le Verbe pousse du sommeil  
comme une fleur ou comme un verre  
plein de formes et de fumées.

Le verre et le ventre se heurtent,  
la vie est claire  
dans les crânes vitrifiés.

L'aréopage ardent des poètes  
s'assemble autour du tapis vert,  
le vide tourne.

**La vie traverse la pensée  
du poète aux cheveux épais.**

**Dans la rue rien qu'une fenêtre,  
les cartes battent ;  
dans la fenêtre la femme au sexe  
met son ventre en délibéré.**

## VITRES DE SON

Vitres de son où virent les astres,  
verres où cuisent les cerveaux,  
le ciel fourmillant d'impudeurs  
dévore la nudité des astres.

Un lait bizarre et véhément  
fourmille au fond du firmament ;  
un escargot monte et dérange  
la placidité des nuages.

Délices et rages, le ciel entier  
lance sur nous comme un nuage  
un tourbillon d'ailes sauvages  
torrentielles d'obscénités.

## NUIT

Les zincs passent dans les égouts,  
la pluie remonte dans la lune ;  
dans l'avenue une fenêtre  
nous découvre une femme nue.

Dans les outres des draps gonflés  
où la nuit entière respire,  
le poète sent ses cheveux  
grandir et se multiplier.

La face obtuse des plafonds  
contemple les corps allongés  
entre le ciel et les pavés,  
la vie est un repas profond.

Poète, ce qui te travaille  
n'a rien à voir avec la lune ;  
la pluie est fraîche,  
le ventre est bon.

Vois comme montent les verres  
sur tous les comptoirs de la terre  
la vie est vide,  
la tête est loin.

Quelque part un poète pense.  
Nous n'avons pas besoin de lune,  
la tête est grande,  
le monde est plein.

Dans chaque chambre  
le monde tremble,  
la vie accouche quelque chose  
qui remonte vers les plafonds.

Un jeu de cartes flotte dans l'air  
autour des verres ;  
fumée des vins, fumées des vers,  
et des pipes de la soirée.

Dans l'angle oblique des plafonds  
de toutes les chambres qui tremblent  
s'amassent les fumées marines  
des rêves mal échafaudés.

Car ici la vie est en cause  
et le ventre de la pensée ;  
les bouteilles heurtent les crânes  
de l'aérienne assemblée.

Le Verbe pousse du sommeil  
comme une fleur, ou comme un verre  
plein de formes et de fumées.

Le verre et le ventre se heurtent ;  
la vie est claire  
dans les crânes vitrifiés.

L'aréopage ardent des poètes  
s'assemble autour du tapis vert,  
le vide tourne.

La vie traverse la pensée  
du poète aux cheveux épais.

Dans la rue rien qu'une fenêtre ;  
les cartes battent,  
dans la fenêtre la femme au sexe  
met son ventre en délibéré.

## L'AMOUR SANS TRÊVE

Ce triangle d'eau qui a soif  
cette route sans écriture  
Madame, et le signe de vos mâtures  
sur cette mer où je me noie

Les messages de vos cheveux  
le coup de fusil de vos lèvres  
cet orage qui m'enlève  
dans le sillage de vos yeux

Cette ombre enfin, sur le rivage  
où la vie fait trêve, et le vent,  
et l'horrible piétinement  
de la foule sur mon passage.

Quand je lève les yeux vers vous  
on dirait que le monde tremble,  
et les feux de l'amour ressemblent  
aux caresses de votre époux.



## LA MOMIE ATTACHÉE

Tâtonne à la porte, l'œil mort  
et retourné sur ce cadavre,  
ce cadavre écorché que lave  
l'affreux silence de ton corps.

L'or qui monte, le véhément  
silence jeté sur ton corps  
et l'arbre que tu portes encore  
et ce mort qui marche en avant.

– Vois comme tournent les fuseaux  
dans les fibres du cœur écarlate,  
ce grand cœur où le ciel éclate  
pendant que l'or t'immerge les os –

C'est le dur paysage de fond  
qui se révèle pendant que tu marches  
et l'éternité te dépasse  
car tu ne peux passer le pont.

## INVOCATION À LA MOMIE

Ces narines d'os et de peau  
par où commencent les ténèbres  
de l'absolu, et la peinture de ces lèvres  
que tu fermes comme un rideau

Et cet or que te glisse en rêve  
la vie qui te dépouille d'os  
et les fleurs de ce regard faux  
par où tu rejoins la lumière

Momie, et ces mains de fuseaux  
pour te retourner les entrailles,  
ces mains où l'ombre épouvantable  
prend la figure d'un oiseau

Tout cela dont s'orne la mort  
comme d'un rite aléatoire,  
ce papotage d'ombres, et l'or  
où nagent tes entrailles noires

C'est par là que je te rejoins,  
par la route calcinée des veines,  
et ton or est comme ma peine  
le pire et le plus sûr témoin

## **POUR LISE**

**Je veux faire rugir sous ta bague violette  
Un Être dont les cris feront flamber ta tête de poète ;**

**Je veux faire briller dans ton immense bague Blanche,  
Qui fait de ta main une eau dormante,  
Un regard enfin prisonnier  
Et qui se donne enfin  
Comme une âme marine offerte aux feux premiers  
D'un soleil engourdi dans les glaces polaires.**

**Enfin pour mieux marquer dans ces jours de colère  
L'apaisement venu de tes cils clandestins,  
Je veux faire tomber la rosée du matin  
Dans ce trou d'améthyste où murmure sans fin  
Un poète enivré par ton âme lunaire.**

**Les reines d'aujourd'hui ne font plus de jardins en étages  
Où puissent s'élever la science et la rage  
De nos cœurs lentement possédés ;**

**Mais comme un roi des jours anciens  
Porte comme un calendrier  
Son corps barbare et tatoué,  
Ainsi de ta tête à tes pieds**

**Avec tes yeux, tes colliers, tes bagues  
Tu fais tourbillonner des mirages  
Capables de tuer notre faim.**

*25 août 1935.  
Dimanche.*

# Ce livre numérique

a été édité par la

*bibliothèque numérique romande*

<https://ebooks-bnr.com/>

en juin 2019.

## — Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isabelle, Françoise.

## — Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Antonin Artaud, *Œuvres Complètes I*, Paris Gallimard (NRF), 1976. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page, *Nocturne d'un port*, gouache et huile sur papier enduit de craie et de colle, 1917, a été peinte par Paul Klee (Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg – MAMCS).

## — Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

**Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...****

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).